
Entrevue avec

Marie Gignac, comédienne, et codirectrice artistique du Carrefour International de théâtre de Québec

Qu'est-ce qui vous a incitée à devenir comédienne ?

C'est un rêve que j'avais depuis toujours, depuis que j'étais toute petite, mais que j'avais mis de côté. Mes parents et mes professeurs me poussaient davantage vers quelque chose de plus intellectuel, de plus universitaire et de plus rémunérateur aussi. Et le rêve a resurgi de façon très violente au début de la vingtaine. J'étais à l'université et je ne me sentais pas heureuse. J'avais l'impression que je m'épanouissais pas et que je ne me réalisais pas. En fait j'avais envie de faire quelque chose qui allait impliquer à la fois mon corps, mon cœur, ma tête, et mon âme. J'avais envie de me consacrer entièrement à quelque chose, avec toute ma personne. Et je trouvais que la scène était l'endroit pour ça. J'avais envie de créer. J'aimais beaucoup la littérature, que j'étudiais. J'aimais beaucoup les mots, la poésie, et j'avais l'impression que faire du théâtre allait réunir tous mes désirs, toutes mes envies.

Quels moments de votre formation ont eu des répercussions importantes dans votre pratique artistique ?

Des professeurs sont marqués beaucoup, entre autres Marc Doré – directeur du conservatoire à l'époque –, qui enseignait et qui s'était beaucoup inspiré de ce qu'il avait lui-même appris chez Lecoq à Paris pour composer son cours. En troisième année, il a écrit une pièce pour nous, les finissants, et il m'a écrit un rôle magnifique. Ça m'a beaucoup touchée et j'ai eu l'impression, en jouant ce rôle, que j'ai défoncé quelque chose, que je suis passée à une autre vitesse (mais pas dans le sens de rapidité...). Si je recule un peu, au tout début de la deuxième année, j'ai travaillé avec Mathieu Gaumont, professeur d'interprétation, remplaçant de Jean-Guy qui était en congé. J'ai travaillé un texte que j'adorais : la pièce *La Musica* de Marguerite Duras. Cela m'avait « désinhibée », si je peux dire, parce qu'en première année j'étais plutôt timide, j'étais encore dans ma tête et tout ça. On essayait souvent de me faire travailler pour que je m'ouvre et ça faisait le contraire. Quand je suis tombée dans un type de littérature qui me plaisait profondément, les choses ont débloqué. C'est ce dont je me souviens ; c'est déjà loin pour moi... Mais la formation continue dans la pratique. J'ai l'impression de toujours être en apprentissage.

La grande chose qui est arrivée dans ma vie c'est de faire de la création, carrément, avec Robert Lepage. Je me suis mise à écrire, à concevoir, à improviser et à créer les spectacles de toutes pièces avec une équipe. Cela a été majeur dans ma pratique.

Quel est l'aspect de votre vie de comédienne que vous préférez ?

Les restaurants ! Non, c'est une blague...

J'aime beaucoup répéter les spectacles. Qu'il s'agisse de création ou pas, j'aime beaucoup le travail de répétition : être dans une salle de répétition avec une équipe, chercher et creuser le personnage avec la réflexion qui accompagne ce travail ; les surprises qui arrivent parfois quand on répète une scène, ce qui apparaît dans le jeu d'un partenaire ou dans le sien. J'aime beaucoup cet aspect. Beaucoup, beaucoup. J'aime le travail d'équipe, le compagnonnage. J'ai tâté du solo une fois, ce n'était pas bien. J'aime le côté collectif du théâtre, la *gang* ; cela me plaît beaucoup, beaucoup.

Quel est l'aspect de votre vie de comédienne que vous aimez le moins ?

Ce qui est plus mondain, ce qui touche les relations publiques, j'ai un peu de difficulté, mais ça peut aussi être très agréable, ça dépend comment c'est fait. Quand les rencontres sont vraies, honnêtes et sincères, c'est agréable et enrichissant. Quand c'est fait de façon plus superficielle ça m'agace un peu.

Quelle différence faites-vous entre interpréter un rôle déjà écrit et travailler à la création d'un personnage et à l'écriture d'un texte ?

Il ne devrait pas y en avoir au niveau du résultat ; le résultat devrait être le même. Il est peut-être plus facile de s'impliquer complètement, profondément, dans l'interprétation d'un personnage quand on l'a soi-même conçu, écrit, improvisé. C'est plus entier. Quand, sur scène, on dit les lignes qu'on a improvisées et écrites, elles nous appartiennent totalement. Le travail d'interprète sur un texte écrit par quelqu'un d'autre est de s'approprier ce texte et de le rendre comme si c'était nous qui l'inventons au fur et à mesure. C'est moins évident, moins facile ; mais on devrait pouvoir y parvenir. Tout le travail de l'interprète est de recréer sur scène la même fraîcheur, la même invention et la même spontanéité, au moment où l'on dit et vit les choses, comme si elles nous arrivaient pour la première fois. Il y a des textes plus littéraires, plus travaillés, avec un langage et une poésie très particuliers. On parle moins de spontanéité dans ces cas, mais plutôt d'orfèvrerie. Il faut aussi arriver à une vérité, à une facilité d'élocution et de livraison du texte, comme si on inventait les mots, comme si on les disait pour la première fois.

Vous êtes co-directrice du Carrefour International de théâtre de Québec. Qu'est-ce que cela implique comme travail ? Comment conciliez-vous cette fonction avec votre travail de comédienne ?

L'aspect la plus important dans le travail de direction artistique au Carrefour c'est en majeure partie de faire la programmation. Cela implique de voir beaucoup de spectacles au Québec, au Canada et aussi à l'étranger. Donc, les voyages, la recherche, des rencontres, et à partir de ce qu'on a vu ou de ce dont on entend parler, il faut faire une programmation qui comporte une vingtaine de spectacles à chaque festival. Nous sommes deux directrices artistiques. Je fais ce travail avec Brigitte Haentjens. Et même nous sommes trois parce que la directrice générale assure l'aspect concret et nous facilite la tâche. Je dis toujours que nous avons le beau côté ; nous rêvons et elle travaille. Il faut aussi veiller à l'ensemble des activités : tout ce qui est artistique, donc toute la mise en marché. Nous n'inventons pas les choses, mais nous les supervisons pour qu'elles reflètent ce que nous mettons artistiquement de l'avant à chaque festival.

Il faut concilier cela avec la pratique. Brigitte est metteuse en scène et continue son travail ; moi je continue mon travail de comédienne et je fais de la mise en scène maintenant. Je fais un aussi peu de cinéma, de la télé. Au Québec, quand on pratique ce métier, on peut difficilement privilégier un seul truc parce que pour joindre les deux bouts, il faut cumuler des choses différentes. Il peut être parfois difficile de choisir ; ça peut devenir déchirant. On a l'impression de voler du temps à l'autre boulot. Quand je répète ou que je joue un spectacle, je sens que je prive mes collègues au Carrefour de ma présence et vice-versa. Quand je suis en voyage à l'étranger, je sais que je ne fais pas mon boulot de comédienne à Québec. Parfois il faut choisir, carrément. Je refuse un spectacle parce que j'ai une programmation à terminer et qu'un voyage est prévu en Europe, par exemple. Je dois voir des trucs qui nous intéressent et qui ne repasseront pas plus tard. Il faut sacrifier des choses dans chacun des cas pour réussir à faire l'autre truc en même temps. Mais c'est aussi extrêmement riche et stimulant ; c'est un privilège de pouvoir faire les deux jobs en même temps. C'est un privilège pour la programmatrice de pouvoir être aussi une artiste et c'est un privilège pour l'artiste d'avoir accès à tous ces spectacles. Je ne pourrais pas autrement me payer des voyages réguliers à Avignon, à Édimbourg, à Berlin, qui me font voir un autre aspect de la pratique théâtrale et qui m'ouvrent à d'autres cultures, à d'autres façons de faire. C'est extrêmement riche et cela nourrit beaucoup l'artiste en moi.